



**Travail ménager, soins aux enfants :
des rapports sociaux dans le couple
(2008)**

Françoise Claude
Secrétariat général des FPS

02/515.04.03

francoise.claude@mutsoc.be

Chacun peut l'observer tous les jours : dans un couple hétérosexuel, la responsabilité de l'entretien du foyer, surtout quand il y a des enfants, reste très majoritairement l'apanage des femmes. Pourtant, Monsieur et Madame s'y mettent à deux pour les faire, ces enfants ; c'est d'ailleurs l'ensemble de l'humanité qui est concernée par la reproduction de l'espèce. On peut aussi raisonnablement supposer qu'ils mangent à peu près à égalité, qu'ils salissent leur linge de la même façon, et que la poussière descend du ciel avec la plus grande équité sur les meubles communs. Il serait donc logique que les tâches (souvent appelées « corvées ») que tout cela entraîne soient équitablement réparties... et pourtant il n'en est rien.

Il n'en est rien ni matériellement, ni psychologiquement : même quand dans un couple il y a un (début de) partage des tâches, il reste que la responsabilité finale, « morale » en quelque sorte, du bon fonctionnement de la maison et des soins aux enfants est attribuée uniquement à la femme. C'est ainsi qu'on entend encore les hommes de bonne volonté dire candidement « j'aide ma femme dans le ménage », révélant du coup qu'il ne s'agit pas pour eux d'une tâche qui leur revient légitimement, mais qu'au contraire c'est par grandeur d'âme, par générosité ou par amour qu'ils s'y mettent. Mais aider, ça veut dire que le moment où on fait le boulot, la quantité qu'on en fait, le nombre de fois qu'on le fait, tout cela est laissé à la libre appréciation de celui qui offre si noblement son amical soutien. Aider n'est pas obligatoire.

Une question pas si secondaire

Dans les cas où, au final, la quantité de travail accompli par chacun se rapproche de l'équilibre, on pourrait penser qu'il ne s'agit-là que d'une question de mots : qu'on travaille pour « aider » au ménage ou pour prendre sa juste part du travail commun, où est la différence pourvu qu'on travaille ? La différence, elle est, et ce n'est pas rien, dans la charge mentale et dans la responsabilité. Voire même souvent dans la culpabilité, car dans notre culture dite « judéo-chrétienne », la responsabilité glisse très facilement vers la culpabilité. Et l'éducation des femmes les rendent championnes de ce sentiment déplaisant ! Or, une femme se sentira très vite responsable – ou coupable – d'un évier pas très net ou d'une couche de poussière vieillissant paisiblement sur la bibliothèque, et plus encore elle se sentira coupable de donner à ses enfants des repas qu'elle n'a pas mijotés elle-même. Et ce alors même que son mari, lui non plus, n'a pris ni le chiffon ni la casserole. L'âme en paix. Tout ce qu'il aurait éventuellement pu faire, c'est « aider », si sa femme le lui avait demandé. D'ailleurs quand il fait les courses, c'est avec la liste concoctée par elle. Pourquoi donc se sentirait-il coupable s'il n'y a plus de céréales pour le petit ? Peut-être nous les femmes devrions-nous d'ailleurs en prendre de la graine, cette tranquillité d'esprit face à toute l'organisation de la famille évite pas mal de stress ! Et si nous nous relâchions un peu la pression à nous-mêmes, les choses n'iraient pas forcément beaucoup plus mal pour autant...

Curieusement, cette inégale répartition des responsabilités familiales persiste même quand le temps de travail extérieur des deux membres du couple est similaire. D'ailleurs, tous types de travaux confondus, rémunéré ou non, les femmes travaillent en moyenne deux heures de plus par semaine que les hommes. Si on ne considère que le travail gratuit, leur part est évidemment beaucoup plus importante encore : elles consacrent chaque semaine près de 10 heures de plus que les hommes aux travaux de la maison et à l'éducation des enfants. Par travaux de la maison, on entend non seulement le travail manager et les courses, mais aussi les tâches traditionnellement attribuées aux hommes telles que le jardinage et le bricolage.

Travail rémunéré pour les uns (là les hommes font en moyenne chaque semaine 6h de plus que les femmes), travail gratuit pour les autres : tout ceci projette un éclairage supplémentaire sur l'énorme différence de revenu qui persiste entre les femmes et les hommes... Sans nier bien entendu que cette différence soit également liée aux discriminations salariales, à la ségrégation dans les études et les métiers, aux réticences des employeurs à embaucher des femmes pour certains emplois, à leur quasi-absence des postes les plus élevés, bref au sexisme bien présent dans le monde du travail. Mais tout est dans tout, non ?

Des prédispositions naturelles pour la vaisselle ?

Pour en revenir aux rapports hommes-femmes dans la famille, d'où vient cette permanence des rôles, d'où vient que les êtres humains de sexe masculin se voient offert par la société une sorte de privilège qui les autorise à bénéficier pour leur entretien personnel et celui de leurs enfants du travail gratuit d'une femme ? On a cherché à cela des explications (pré-)historiques : du temps des cavernes déjà, les femmes balayaient la grotte tandis que les fiers chasseurs allaient traquer le bison. Ou encore des explications physiologiques : les hommes ont plus de force musculaire, tandis que les femmes, portant les enfants pendant neuf mois, ont des rapports plus proches avec eux. Et bien sûr des explications psychologiques : les femmes ont un caractère plus doux, sont plus douées pour le relationnel, n'aiment pas les rudes combats que la vie professionnelle et l'engagement politique exigent...

Quotidiennement démenties par les faits, toutes ces explications naturalisent, « essentialisent » la différence des sexes. Comme si, inculqués dès le plus jeune âge la culture, l'éducation, la religion, le social, les rapports de pouvoir n'y étaient pour rien. Comme si à la naissance filles et garçons étaient porteurs d'une différence physique et psychique si radicale que leur destin était tracé d'avance, et forcément inégal. Comme si les unes venaient de Vénus et les autres de Mars ! Pourtant nous sommes des humains, et pas des abeilles, des chimpanzé-es ou des lion-nes. Si le cerveau des animaux est programmé pour répéter de génération en génération les comportements instinctifs, celui des humains l'est pour inventer sans cesse de nouvelles manières de faire... C'est pourquoi nous nous méfions de tous les discours qui ont pour effet d'attribuer à la nature et non à la culture les rapports sociaux de sexe (ou de « races », d'ailleurs) – et donc de les présenter comme immuables, ce que toute l'histoire et l'anthropologie démentent.

Ainsi, et contrairement aux idées reçues, les femmes ont toujours et partout eu des activités professionnelles, même si elles n'étaient pas toujours rémunérées comme telles. Comme paysannes, comme commerçantes, comme artisanes, comme guérisseuses, comme nourrices, comme domestiques... Le modèle de la femme au foyer est une « bizarrerie » née dans les classes supérieures du monde occidental, et plus précisément au moment de la généralisation du salariat. Mais les femmes au foyer de ces classes-là ne faisaient pas le ménage, ni ne torchaient les enfants. Pour accomplir ces viles tâches, il y avait des domestiques rémunérées – femmes elles aussi, pour la plupart. Ce n'est que quand le modèle de la femme au foyer s'est répandu dans les couches moyennes et basses que ces travaux sont devenus gratuits, puisqu'accomplis par la « maîtresse (?) de maison » elle-même, en échange de son entretien et de celui des enfants par le mari.

Travaux méprisables ?

Peut-être est-ce de ces temps lointains où ces travaux étaient accomplis par des domestiques, issues elles-mêmes des milieux les plus pauvres, que date le mépris silencieux qui s'y attache encore ? Ce ne sont pourtant que de banales et nécessaires activités humaines... Ou alors est-ce simplement parce qu'ils sont attribués aux femmes qu'ils sont méprisés ? Un peu des deux, sans doute ! Est-ce pour cela que la plupart des hommes sont si réticents à s'y coller eux aussi ? S'en sentiraient-ils rabaissés ? Quand on dit à quelque profiteur(euse) « je ne suis pas ta bonne ! », expression courante, on exprime bien la connotation de féminin et d'infériorité qui s'attache au domestique et le fait que, socialement, la personne qui effectue des travaux ménagers pour un-e autre est avec celle-ci dans un rapport inégal.

Dans les années '90 déjà, la sociologue Anne-Marie Devreux¹ observait que dans l'armée française les travaux d'entretien des chambrées, des sanitaires etc. étaient utilisés par les gradés comme sanctions à l'égard de leurs subordonnés, et que monter en grade signifiait systématiquement en être déchargé. Ce qui illustre également le mépris dans lequel ces travaux sont tenus : dégradants, inférieurs, voire humiliants. Pas pour les « vrais » hommes, pas pour les chefs !

S'il ne s'agissait pour les femmes que de quelques heures de travail en plus, d'un peu moins de loisirs et d'un peu plus de culpabilité, on pourrait trouver tout ceci assez anodin. Mais malheureusement cela a des conséquences sociales énormes ; un peu plus d'égalité dans la famille permettrait peut-être un peu plus d'égalité professionnelle, et donc un peu plus de justice sociale dans la division du travail entre ces deux catégories qu'on peut considérer aussi comme des catégories sociales : les femmes et les hommes.

¹ DEVREUX A.-M., *La catégorie masculine comme catégorie de sexe spécifique. Pour une analyse de la reproduction des dominants*, in *Women's studies : manuel de ressources*. Ed. Point d'appui ULB. Cité par Joël Girès dans un article publié par le site « féministes.net » et intitulé : Travail de lecture critique : la catégorie masculine.